

LC 763
ENS de Paris Saclay (langue anglaise)
ENS de Lyon

SESSION 2017

BANQUE D'ÉPREUVES LITTÉRAIRES

ÉPREUVE DE SPÉCIALITÉ

L'usage de la calculatrice n'est pas autorisé

Les candidats **doivent** composer dans la langue qu'ils ont choisie au moment de l'inscription (spécialité langues vivantes).

Philosophie	page 2
Version latine	page 3
Etude de texte français	page 4
Explication de documents historiques	page 6
Thème allemand	page 8
Thème anglais	page 9
Thème chinois	page 10
Thème espagnol.....	page 11
Thème italien.....	page 12
Thème portugais	page 13
Thème russe	page 14

Tournez la page S.V.P.

PHILOSOPHIE

Durée : 5 heures

La religion naturelle.

VERSION LATINE

Durée : 3 heures

L'usage d'un ou de plusieurs dictionnaires latin-français est autorisé, à l'exception de tout autre recueil de vocabulaire.

Les défenses des éléphants

Pline l'Ancien explique comment réagissent les éléphants lorsqu'ils sont chassés pour leur ivoire.

Praedam ipsi in se expetendam sciunt¹ solam esse in armis suis, quae Iuba cornua appellat, Herodotus tanto antiquior et consuetudo melius dentes. Quam ob rem deciduos casu aliquo uel senecta defodiunt. Hoc solum ebur est ; cetero et in his² quoque, qua corpus intexit, uilitas ossea. Quamquam nuper ossa etiam in laminas secari coepere paenuria : etenim rara amplitudo iam dentium praeterquam ex India reperitur ; cetera in nostro orbe cessere luxuriae. Dentium candore intellegitur iuuenta. Circa hos beluis summa cura : alterius mucroni parcut, ne sit proeliis hebes, alterius operario usu fodiunt radices, inpellunt moles ; circumuentique a uenantibus primos constituunt quibus sint minimi, ne tanti proelium putetur ; postea fessi inpactos arbori frangunt praedaque se redimunt.

Mirum in plerisque animalium scire quare petantur, sed et percuncta quid caeant. Elephans, homine obuio forte in solitudine et simpliciter oberrante, clemens placidusque etiam demonstrare uiam traditur ; idem, uestigio hominis animaduerso prius quam homine, intremescere insidiarum metu, subsistere ab olfactu, circumspectare, iras proflare nec calcare, sed erutum³ proximo tradere, illum⁴ sequenti, simili nuntio usque ad extremum ; tunc agmen circumagi et reuerti aciemque derigi : adeo omnium odori durare uirus illud maiore ex parte ne nudorum quidem pedum.

Pline l'Ancien.

¹ *Sciunt* a pour sujet « les éléphants ».

² *His* renvoie aux défenses.

³ Sous-entendre *uestigium*.

⁴ *Illum* renvoie à *proximo*.

ÉTUDE DE TEXTE FRANÇAIS

Durée : 5 heures

Le Poisson Scorpion est un récit inspiré du voyage que l'écrivain suisse Nicolas Bouvier (1929-1998) a fait en Inde en 1955. Dans ce chapitre, le narrateur, pauvre et solitaire, installé sur l'île de Ceylan dans un hôtel miteux, est tombé malade et se décide à consulter les médecins d'un dispensaire.

Avant-hier matin comme je mangeais mon pain je me suis aperçu que c'était lui qui me mangeait la bouche. Le sang cognait dans les gencives enflées en dessinant la bordure de chaque dent, le parcours de chaque nerf comme dans une esquisse vésalienne¹. Forte fièvre et vomissements continuels. Pour tirer quand même parti de cette capitale où je n'ai rien pu mener
5 à terme, je suis allé me faire examiner le sang, les poumons, et arracher deux molaires perdues dans un dispensaire – soins gratuits – de la banlieue nord. Haute villa aveugle et décatie dans un jardin dont la nature reprenait possession en douceur. Trouvé là-bas deux médecins, deux infirmières, trois douzaines de croquants hilares rongés de maux divers qui me paraissaient bien résolus à terminer leur vie ici où la nourriture est suffisante, la compagnie assurée et où ils sont
10 soulagés sinon guéris. Petite cour des miracles qui, après un instant de stupeur, m'a fait fête comme si l'arrivée d'un sahib occidental garantissait la qualité des soins qu'ils reçoivent ici. Pas l'ombre d'une formalité, une routine accueillante. En fin d'après-midi, les radios prises dans la journée sont passées dans un vétuste épidiastroscope² et projetées sur un drap pour notre édification. Poumons mités, bronches d'étope, échinés mangés d'ostéoporose. Nous étions
15 tous là à jouir du spectacle, à voir défiler fressures et anatomies ravagées avec des « oh ! » des « ah ! » des « chut ! », excités et rigolards comme au cinéma. Nous sommes loin du centre et les distractions ne sont pas si nombreuses. Quand sont apparues mes vraies pompes à air de riche, à peine ombrées et entamées, ça a presque été l'ovation. Comme si j'avais marqué un but en solitaire. Tous ces souffreteux se réjouissaient en somme de me voir si bien équipé pour leur
20 survivre. C'est le moment que j'ai choisi, en plein triomphe, dans les compliments et les bourrades, pour m'évanouir comme une Diva étourdie par les fleurs... Revenu à moi, déjà bordé dans un lit propre, un visage sombre et préoccupé, peau à larges pores, penché sur le mien. Stéthoscope, lunettes à double foyer dans lesquelles l'image de la chambre me parvenait inversée portée sur une sorte de houle. Entendu une voix qui disait, chaque syllabe détachée
25 comme des sous tintant dans la poche « Ne-ver-think-you-are-a-lone »³, puis parler typhoïde avec un collègue égaré hors de mon champ visuel, et de me garder un peu ici. Il se trompe, j'ai fait mes vaccins et serai sur pied plus tôt qu'il ne le pense. Mais deux jours dans des draps frais seront les bienvenus. Vu une blatte courir sur le col défraîchi du docteur, palper l'air de ses antennes comme pour me demander conseil, plonger dans l'échancrure de la blouse, et suis
30 retombé paisiblement dans le noir.

Le toubib n'avait pas menti : aucun risque d'être seul ici. J'ai toujours un va-et-vient de
tousseux et d'édentés autour de mon lit. Des commères aux flancs larges comme des barcasses,
les yeux ternis de trachome, m'essuient le front avec leur mouchoir. Un vieillard me fourre en
tremblant dans la bouche la chique de bétel qu'il vient à peine de commencer. D'autres se
35 contentent de s'asseoir sur leurs talons et de sourire. À travers l'ouate de la fièvre, je vois ces
vieux visages ahuris s'allumer comme des gares. Compassion de gens qui n'ont plus rien à
perdre et dont je fais en hâte provision. Tout de même cet essaim de sollicitude – ils
m'accompagnent jusqu'aux toilettes – fatigue. Quand elle veut me faire une piqûre ou quand
40 elle juge que c'en est trop, l'infirmière chasse mon escorte comme des mouches. Ils se
débandent alors en clopinant et en pouffant. Cette déroute qui me fait rire m'a fait aussi penser
– éclair de nostalgie burgonde – à une famille de bolets bouffés par les limaces.

Mon voisin de lit est le seul à ne pas participer à l'allégresse générale. C'est un
astrologue du Sud de l'Île, donc presque de chez moi, qui parle un anglais châtié, considère sa
présence ici comme une déchéance et ne manque aucune occasion de nous le faire sentir.

45 Il était spécialisé dans les horoscopes de chevaux de course (on joue ici encore plus que
dans ma ville) qu'il vendait, de mèche avec les bookmakers, à des parieurs toujours échaudés.
Il avait négligé de faire le sien : avant-hier, le sabot d'une jument vicieuse lui a défoncé le
thorax. Cette ruade qui n'était pas inscrite dans les étoiles lui laisse juste quelques heures à
vivre. Comme les chevaux ne viennent pas aux heures de visite, il est d'avis que je lui vole sa
50 mort en tenant ainsi la vedette, voudrait bien aussi un peu de compagnie et que quelqu'un lui
ferme les yeux. Ce qui est naturel. L'infirmière l'a fait cette nuit.

Nicolas BOUVIER, *Le Poisson-scorpion* (1982).

¹ *esquisse vésalienne* : Vésale, médecin du XVI^e siècle, est considéré comme le père de l'anatomie scientifique. Son traité d'anatomie, *La Fabrique du corps humain* (1543), est illustré de nombreuses gravures représentant le squelette et les différents organes.

² *épidiascope* : l'épidiascope est un appareil permettant la projection d'images fixes.

³ « *Ne-ver-think-you-are-a-lone* » peut être traduit par « Ne-vous-dites-ja-mais-que-vous-êtes-seul ».

EXPLICATION DE DOCUMENTS HISTORIQUES

Durée : 3 heures

Traité de capitulation de la ville de Gisors

Ci ensuit le traité et appointement, dit, fait et accordé le XI^e jour de septembre l'an 1419 entre moi, John Cornwall¹, chevalier, commis par mon très redouté seigneur le duc de Clarence pour la partie du très excellent roy de France et d'Angleterre, mon souverain seigneur, et d'autre part Lyonnet de Bournonville, capitaine de la ville de Gisors, Colart Angrin, 5 lieutenant dudit Lyonnet, élus des gentils hommes de la garnison, Simon Sainte, Robert Cocherel, élus par les bourgoiz, manans et habitants de ladite ville, sur la livraison de la ville de Gisors aux mains du susdit roy de France et d'Angleterre². Ledit capitaine, avec les bourgoiz de la ville de Gisors, rendront le XVIII^e jour de ce mois de septembre, à l'heure que requis en seront, aux mains du susdit très excellent roy de France et d'Angleterre ou à ses commis, 10 la susdite ville de Gisors, sauf si avant ce jour ladite ville était secourue par bataille du roy leur seigneur ou du dauphin son filz ; la ville rendue, le très excellent roy y fera mettre garnison comme lui plaira. Tous ceux dedans ladite ville rendront au susdit jour tous les prisonniers Anglais, sujets ou vassaux du très excellent roy de France et d'Angleterre, sans aucun empêchement et renonceront aux promesses ou serments faits à cause de leurs dites prises (...). 15 Le capitaine, avec les bourgoiz de ladite ville, livreront hors de la ville, aux mains des commis du très excellent roy de France et d'Angleterre, tous les Anglais, Gallois, Gascons et Normands qui se tenaient sous l'obéissance de lui (...).

Par le capitaine de ladite ville de Gisors, ses gens d'armes et de trait ni par les bourgoiz ou habitants de ladite ville, ne sera donné gens d'armes et de trait, vivres, armures, artillerie, 20 poudres, canons ni autre renfort à ceux du chastel de Gisors, ce sans fraude ni malengin³, sous peine de perdre le bénéfice du présent appointement. Est accordé audit jour et heure de la rendue, à tous ceux dans ladite ville, gens d'armes ou autres, qui voudront partir sans demeurer soubz l'obéissance du très excellent roy de France et d'Angleterre, d'aller soubz le sauf conduit du roy, avec leurs chevaux, armures et tous leurs propres biens meubles, sauf vivres, artilleries, 25 trait, poudres, canons, arbalestres, que le roy veut et ordonne de laisser en ladite ville (...). Est promis par ledit capitaine et ceux de la ville de Gisors, que les artilleries et habillements ne subiront ni brûlerie, ni romperie⁴ ni destructions quelconques (...). Tous ceux qui voudront partir le jour de ladite rendue, partiront hors de Gisors endedans soleil se couchant.

Le très excellent roy de France et d'Angleterre a octroyé à tous et à chacun des gens
30 et habitants, tant nobles que autres, dans ladite ville qui voudront demeurer en sa seigneurie
comme liges et obéissants à lui et à ses hoirs et successeurs, tous leurs meubles, fiefs, terres,
héritages et possessions propres, et veut le roy que, après obéissance faite, chacun jouisse
paisiblement de ce qui lui appartient, à présent et à l'avenir comme ils pouvaient le faire avant
la rendue de ladite ville. Pendant ledit traité, nulle manière de guerre ne sera faite entre ceux de
35 l'ost du très excellent roy de France et d'Angleterre et ceux de la ville et garnison de Gisors.
Le chastel de Gisors n'est pas compris dans ceste présente abstinence, mais veut le roy,
que si aucun dans ce chastel veut sortir et être compris dans le présent appointment qu'il y
soit reçu (...). Sur ce présent appointment seront baillez hors de ladite ville de Gisors, pour
otages, quatre gentils hommes des plus notables après le capitaine, et quatre notables bourgoiz,
40 lesquels otages seront rendus au capitaine au jour et à l'heure de ladite rendue, pourvu que ceux
dedans ladite ville respectent l'appointment. Et pour ce traité et appointment loyalement
entretenir, y ai-je mis, moi, John Cornwall, chevalier, par le commandement de mon très
redouté seigneur de Clarence, mon sceau, devant ladite ville de Gisors, le XI^e jour de
septembre l'an susdit.

Document d'archive, conservé à Paris, Bibliothèque Nationale de France,
Manuscrit français 26 043, n°5419 (Texte raccourci, français modernisé ;
Orthographe ancienne en partie conservée)

¹ John Cornwall, membre de l'ordre de la Jarretière, beau-frère du roi Henri IV d'Angleterre est un vétérane des guerres de France (il a participé à la chevauchée du duc de Clarence en 1412, à la campagne d'Azincourt puis à la conquête de la Normandie).

² Lyonnet de Bournonville cousin d'Enguerrand de Bournonville, est un compagnon d'armes de Jean de Villiers, seigneur de l'Isle-Adam, maréchal de France. Les autres personnages cités sont des inconnus.

³ Malengin : fraude, tromperie, ruse.

⁴ Romperie : action de rompre, briser, un objet.

THÈME ALLEMAND

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

C'était une maison comme je n'en avais jamais vu, à ce jour n'en ai pas revu de pareille, n'en reverrai probablement jamais, peut-être n'était-ce pas une maison.

Treize heures, c'était le plus pratique, parce que les Diez habitaient au nord de La Rochelle et que je passais non loin de chez eux pour descendre en ville, aux seuls moments de la journée où je pouvais y rester parfois deux heures. Le quartier était une ancienne petite cité ouvrière, excentrée, autrefois même en rase campagne, faite de maisons en rez-de-chaussée, toutes semblables. Il y vivait encore quelques rares et antédiluviens retraités, qui avaient travaillé aux chantiers navals du temps de leur splendeur et en cultivaient la nostalgie, ou aux usines Peugeot, dont la fermeture était annoncée pour la fin de l'année, et ceux-là hochaient la tête et hochaient la tête encore avant de pouvoir dire que, jamais, ils n'auraient pensé mourir après leur usine. Mais, pour la plupart, les maisons avaient été converties en logements dits sociaux, pour les exclus et les pauvres. Certes, il n'y avait maintenant plus de solution de continuité entre la ville et ce lotissement pour démunis, mais du moins était-il aussi éloigné du centre que le quartier de Mireuil qui abritait, quoique sur des verticales, un échantillon de population statistiquement un peu plus chanceux, également recruté sur dossier. Ici, la population était disposée horizontalement, mais de manière plus précaire encore que dans les HLM, car il suffit au quart-monde d'un élément manquant au dossier pour ne plus du tout faire partie du monde. Dehors. Le quartier était donc fondu, sinon dans la ville elle-même, en tout cas dans l'agglomération urbaine, un peu comme une verrue, mais il ne figurait pas sur les guides, on ne le visitait pas. Et pas en détail sur tous les plans de La Rochelle, loin s'en faut. On ne passait pas par là non plus, on y habitait, c'est tout. Le quartier n'était pas visible, à moins de considérer que les touristes ralentissaient à sa hauteur pour le contempler, de haut, à titre de curiosité urbaine, de tableau ethno-social – *Déréliction d'un quartier ouvrier des années cinquante* – lorsqu'ils empruntaient la rocade qui, désormais, le surplombait.

Catherine LÉPRONT, *Des gens du monde* (2003).

THÈME ANGLAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Je préfère être dans mon lit les yeux dans le noir allongé sur le dos la nuque contre un oreiller moelleux qu'au désert, même en compagnie de Félicien David, même en compagnie de Sarah, le désert est un endroit extraordinairement inconfortable, et je ne parle même pas du désert de sable, où l'on bouffe de la silice à longueur de journée, à longueur de nuit, on en a dans tous les orifices, les oreilles, les narines et même le nombril, mais du désert de pierres à la syrienne, des cailloux, des rocailles, des montagnes rocheuses, des tas, des cairns, des collines avec, de-ci, de-là, des oasis où l'on ne sait comment affleure une terre rougeoyante, et la *badiyah* s'y couvre alors de champs, de blé d'hiver ou de dattiers. En Syrie il faut dire que « désert » était un nom tout à fait usurpé, il y avait du monde jusque dans les régions les plus reculées, des nomades ou des soldats, et il suffisait qu'une femme s'arrête pour uriner derrière une butte au bord de la route pour qu'aussitôt un Bédouin pointe son nez et observe d'un air blasé l'arrière-train laiteux de l'Occidentale ahurie, Sarah en l'occurrence, que nous avons vue courir vers la bagnole, débraillée, retenant son pantalon d'une main, comme si elle avait aperçu une goule : Bilger et moi avons d'abord cru qu'un chacal, voire un serpent ou un scorpion s'en était pris à ses fesses mais, remise de sa frayeur, elle nous a expliqué en riant aux éclats qu'un keffieh rouge et blanc était apparu derrière une pierre, et que sous le keffieh se tenait un nomade hâlé, debout, les bras croisés, le visage inexpressif, observant en silence ce qui pour lui aussi devait être une apparition étrange, une femme inconnue à croupetons dans son désert. Un vrai personnage de dessin animé, disait Sarah hilare en se reculottant sur la banquette arrière, quelle trouille j'ai eue, et Bilger d'ajouter avec superbe : « Cette région est habitée depuis le troisième millénaire avant Jésus-Christ, tu viens d'en avoir la preuve ».

Autour de nous on ne distinguait pourtant que des kilomètres de poussière mate sous le ciel laiteux – nous étions entre Palmyre et Deir ez-Zor, sur l'interminable route qui relie la cité antique la plus fameuse de Syrie à l'Euphrate aux roseaux impénétrables, en pleine expédition sur les traces d'Annemarie Schwarzenbach et de Marga d'Andurain, la troublante reine de Palmyre qui avait dirigé, aux temps du mandat français sur la Syrie, l'hôtel Zénobie, situé au bord des ruines de la cité caravanière, à la lisière des champs de colonnes brisées et de temples dont la pierre douce se teignait d'ocre avec le soleil du soir.

Mathias ENARD, *Boussole* (2015).

THÈME CHINOIS

Durée : 4 heures

L'usage d'un dictionnaire bilingue est autorisé

Nous avons suivi le comique à travers plusieurs de ses tours et détours, cherchant comment il s'infiltré dans une forme, une attitude, un geste, une situation, une action, un mot. Avec l'analyse des *caractères* comiques, nous arrivons maintenant à la partie la plus importante de notre tâche. C'en serait d'ailleurs aussi la plus difficile, si nous avions cédé à la tentation de définir le risible sur quelques exemples frappants, et par conséquent grossiers : alors, à mesure que nous nous serions élevés vers les manifestations du comique les plus hautes, nous aurions vu les faits glisser entre les mailles trop larges de la définition qui voudrait les retenir. Mais nous avons suivi en réalité la méthode inverse : c'est du haut vers le bas que nous avons dirigé la lumière. Convaincu que le rire a une signification et une portée sociales, que le comique exprime avant tout une certaine inadaptation particulière de la personne à la société, qu'il n'y a de comique enfin que l'homme, c'est l'homme, c'est le caractère que nous avons visé d'abord.

Henri BERGSON, *Le Rire. Essai sur la signification du comique* (1940).

THÈME ESPAGNOL

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Un autre sujet de conflit, c'était mes lectures. Ma mère n'en prenait pas son parti ; elle pâlit en feuilletant *La Nuit kurde* de Jean-Richard Bloch. Elle faisait part à tout le monde du souci que je lui donnais : à mon père, à Mme Mabilles, à mes tantes, à mes cousines, à ses amies. Je n'arrivais pas à me résigner à cette méfiance que je sentais autour de moi. Que les soirées me semblaient longues, et les dimanches ! Ma mère disait qu'on ne pouvait pas faire de feu dans la cheminée de ma chambre ; je dressais donc une table de bridge au salon, où brûlait une salamandre et dont la porte demeurait traditionnellement grande ouverte. Ma mère entrait, sortait, allait, venait et se penchait sur mon épaule : « Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que c'est que ce livre ? » Douée d'une vitalité robuste, qu'elle n'avait guère l'occasion de dépenser, elle croyait aux vertus de la gaieté. Chantant, riant, plaisantant, elle essayait de ressusciter à elle seule les joyeux éclats qui remplissaient la maison au temps où mon père ne nous quittait pas chaque soir et où la bonne humeur régnait. Elle réclamait ma complicité et si je manquais d'allant, elle s'inquiétait : « À quoi penses-tu ? Qu'est-ce que tu as ? Pourquoi fais-tu cette tête-là ? Naturellement, à ta mère tu ne veux rien dire... » Quand enfin elle se couchait, j'étais trop fatiguée pour profiter de ce répit. Comme j'aurais voulu pouvoir simplement aller au cinéma ! Je m'étendais sur le tapis avec un livre, mais j'avais la tête si lourde que souvent je m'endormais. J'allais me coucher, le cœur brouillé. Je me réveillais le matin dans l'ennui, et mes journées se traînaient tristement. Les livres, j'en étais écœurée : j'en avais trop lu qui rabâchaient tous les mêmes refrains ; ils ne m'apportaient pas un espoir neuf. J'aimais mieux tuer le temps dans les galeries de la rue de Seine ou de la rue La Boétie : la peinture me sortait de moi-même. J'essayais d'en sortir.

Simone DE BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée* (1958).

THÈME ITALIEN

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

J'étais, en somme, en entrant dans le bureau de M. Renaud, sans que je pusse accuser personne de me l'avoir tendu, tombé dans un piège. Un coup du destin, comme on dit. Mais d'abord, je ne voulais pas y croire, tout en sachant pourtant ce qui allait arriver.

J'étais dans une certaine mesure fasciné, je pourrais presque dire consentant. Il y a beaucoup de mystère dans les choses qui regardent le caractère des hommes et il ne s'agissait pas seulement ici des hiéroglyphes à déchiffrer d'une situation criminelle. En l'occurrence, ils étaient par trop compliqués, et c'était avec le plus grand découragement que M. Renaud avait abordé l'affaire, et presque sans espoir d'aboutir jamais à ce qu'il appelait la lumière.

Tout s'était passé par la nuit la plus confuse et la plus trouble que l'on eût connue dans cette ville depuis la Libération, je l'appris ensuite, les événements auxquels ceci fait allusion s'étant déroulés après mon retour à l'hôtel, par la nuit la plus difficile, même si c'était, comme je l'ai dit, la plus belle nuit d'été et la plus étoilée qu'on ait jamais vue.

La soirée, je l'avais ignoré jusqu'au lendemain, avait commencé par un bal public, et toute une jeunesse, folle de joie, s'y était rendue. Il s'était tenu sur la grande place de la ville fort loin du jardin où le capitaine Marny et moi nous étions battus. C'était de là que venaient les rumeurs que Danièle et moi nous avons entendues, et, plus tard, un long défilé avait parcouru les rues de la ville, sous la conduite de jeunes hommes porteurs de torches fumantes, comme dans une fête antique, au milieu des chants, des cris de joie, du délire de la foule enfin libérée. C'était là le beau côté des choses.

Un autre côté, assurément moins joyeux, avait consisté dans le fait que, cette nuit-là encore, certains règlements de comptes avaient eu lieu, et que la nuit n'avait pas retenti seulement des cris de joie et des chants de la foule, mais qu'elle avait aussi été traversée d'un certain nombre de coups de feu. Est-ce que le capitaine Marny n'avait pas été victime d'une balle perdue ? C'était une hypothèse à laquelle on pouvait s'arrêter et il m'avait semblé un instant que c'était là ce que M. Renaud ferait et qu'il classerait purement et simplement l'affaire... Mais aux balles perdues M. Renaud ne croyait guère spontanément.

Louis GUILLOUX, *Labyrinthe* (1952).

THÈME PORTUGAIS

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Je regarde, j'observe, le corps de mon frère quand ma mère change sa couche. Je le trouve disproportionné, je demande s'il est normal. Les pieds sont étonnamment articulés au bout des jambes, et sa tête me paraît trop grosse. Il n'y a pas de mot à la maison pour nommer ce qu'il a entre les jambes. Cette chose se dresse pour pisser alors que ma mère le maintient d'une main sur la table à langer.

Ma mère coud avec sa machine, bruit de mitrailleuse gentille le soir dans le salon. La pédale sous la table, accélérations, accalmies. Ses mains maintiennent bien à plat le tissu. Ordre et concentration. Faire attention à l'aiguille, qui peut piquer, perforer les doigts. C'est le bruit du travail à domicile qui ouvre la nuit. Glisser dans le sommeil est associé au cliquetis de la machine, et parfois les vibrations m'accompagnent jusque dans mes rêves et parcourent toutes les zones de mon corps, derrière la cloison.

J'ai une chambre dans le nouvel appartement, avec une porte que je peux fermer à clé. Je peux marcher, j'arpente la petite surface, je fais le tour du lit. Je peux tirer la chaise de mon bureau et m'asseoir, je peux m'adosser contre le mur, glisser lentement jusqu'au sol, m'allonger sur le lino, jouer à être morte sans inquiéter personne. Je suis chez moi, c'est la première fois que je peux habiter tout l'espace, respirer tout cet air d'un coup. Je peux choisir d'ouvrir la fenêtre et les rideaux ondulent, portant dans la pièce les bruits de moteur de la rue. Je peux fermer quand bon me semble, et n'être préoccupée que par les traits de mon visage que je scrute dans le miroir. Face-à-face nouveau dans l'intimité de la chambre, tête-à-tête sans témoins. J'observe le moindre détail, la plus infime surface de peau, devant, derrière, j'invente une série de contorsions et je n'aime pas toutes mes découvertes. Je laisse les courants d'air s'engouffrer sous mon lit, renverser les objets sur mes étagères, faire voler la poupée rapportée d'Andalousie par ma tante, dont j'envie la cambrure et le port de tête.

Brigitte GIRAUD, *Avoir un corps* (2013).

THÈME RUSSE

Durée : 4 heures

L'usage de tout dictionnaire est interdit

Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route ; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. O la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder. Il est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière... Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi ; n'était-ce pas à en perdre la tête ? [...]

« Alors, c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais ? À quoi penses-tu ?

J'avais envie de répondre : « À vous, maîtresse », et je n'aurais pas menti ; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices :

« Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ?... Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes... »

Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli rire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition.

« Adieu, berger.

— Salut, maîtresse. »

Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides.

Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le cœur. Je les entendis longtemps, longtemps ; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire en aller mon rêve.

Alphonse DAUDET, *Lettres de mon moulin* « Les étoiles » (1879).